

Baudelaire, *Œuvres complètes*, préface, présentation et notes  
de Marcel-A. Ruff, Paris, Éditions du Seuil, 1968, 760 p.

W. T. Bandy

Volume 2, Number 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500065ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500065ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bandy, W. T. (1969). Review of [Baudelaire, *Œuvres complètes*, préface, présentation et notes de Marcel-A. Ruff, Paris, Éditions du Seuil, 1968, 760 p.] *Études littéraires*, 2(1), 116–118. <https://doi.org/10.7202/500065ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

actuellement sur ces questions que la remarquable étude de M. L.-F. Hoffmann<sup>5</sup>. C'est dire que les trois ouvrages édités par Castalia ont un double mérite : ils apportent sur un domaine encore incomplètement exploré d'utiles compléments ; d'autre part, il faut se féliciter que cette initiative, ce désir de jeter un pont entre Espagne et France, viennent — dirons-nous en Français que nous sommes — de *Tra los montes*.

Daniel-Henri PAGEAUX  
Université de Rennes

□ □ □

**BAUDELAIRE, Œuvres complètes,** préface, présentation et notes de Marcel-A. Ruff, Paris, Éditions du Seuil, 1968, 760 p.

Les baudelairiens ont la bonne fortune d'avoir à leur disposition, non seulement une magnifique édition critique, établie par Jacques Crépet, mais aussi de nombreuses éditions plus récentes, dont chacune a des mérites particuliers et, peut-être, certaines imperfections. À plusieurs égards, cette édition ressemble à celle de la *Pléiade*, surtout en ce qui concerne l'arrangement des matières : préface, chronologie, suivies des poèmes en vers et en prose, les œuvres critiques et autres en prose et, finalement, les traductions non-Poesques. Il faut cependant noter une différence dans la disposition des écrits en prose, qui sont présentés, comme dans l'Édition du Club du meilleur livre

(épuisée, malheureusement), selon l'ordre chronologique.

La préface de M. Ruff est bien faite et constitue une bonne introduction à l'œuvre de Baudelaire pour le lecteur non-spécialiste, tout en offrant des aperçus qui ne manquent pas d'intérêt pour les initiés. Au risque d'insister trop sur des détails peu importants, je me permets de mettre en question deux affirmations, qui se trouvent à la page 20. *Primo*, selon M. Ruff, la Société des gens de lettres ne s'était pas fait représenter aux obsèques du poète. Or, dans un « Écho de Paris » d'Aurélien Scholl, publié dans le *Figaro* du 3 octobre 1876, on lit cette phrase curieuse : « On m'assure qu'à l'enterrement de Charles Baudelaire, un personnage envoyé pour représenter une Société s'est fait payer à la caisse dix francs de voiture — avec lesquels il est tranquillement rentré chez lui, à pied — et sans se préoccuper autrement du défunt ». Cette indécatesse avait été remarquée par un autre journaliste, G. C. (Georges Cavalier), qui y fait allusion dans *la Rue* du 16 octobre 1867 : « Doit : À la Société des Gens de Lettres, M. G. B. 20., francs dont la Société l'avait assisté pour qu'il assistât à deux enterrements ». *Secundo*, M. Ruff affirme que l'œuvre de Baudelaire n'avait suscité de son vivant aucune étude sérieuse, à l'exception de celles de Swinburne et de Verlaine. Baudelaire lui-même ne semble pas avoir partagé cette opinion, car il a fait imprimer dans les *Articles justificatifs* les comptes rendus des *Fleurs du Mal* par Asselineau, Dulamon, Thierry et Barbey d'Aurevilly.

La petite chronologie semble avoir remplacé l'esquisse biographique d'autrefois, ce qui permet à M. Ruff de résumer très convenablement en six pages les principaux événements de la vie de son auteur. Mais il faut admettre que ce nouveau genre de

<sup>5</sup> Hoffmann (Léon-François), *Romantique Espagne. L'Image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*, Princeton Univ., P.U.F., France, 1961. Cf. également *Actes du IV<sup>e</sup> Congrès de la Société française de Littérature comparée* (Toulouse, 1960), *Espagne et Littérature française*, Didier, 1961 (préface de M.-M. Bataillon) et notre compte-rendu *Revue de Littérature comparée*, oct.-déc. 1964, pp. 630-635.

biographie comporte des dangers, dont un des plus graves résulte de la tendance des chronologistes à s'imiter les uns les autres, sans toujours vérifier les dates accumulées par leurs prédécesseurs. Prenons comme exemple la date de la mort du général Aupick, survenue le 27 avril 1857, date gravée sur la pierre tombale, dont la photographie a été reproduite maintes fois. Par quelque étourderie inexplicable, Yves-Gérard Le Dantec a noté, dans la chronologie publiée en tête de l'édition de la Pléiade, que le général mourut le 18 avril ; dans une réimpression de cet ouvrage, il a « corrigé » la date, substituant le 28 avril. Il paraît que, désormais, la chronologie de la Pléiade fait autorité. Dans l'édition qu'il a établie pour le Club français du livre, M. Yves Florenne répète l'erreur de Le Dantec et maintenant M. Ruff la perpétue. On pourrait objecter que la différence d'un jour est peu de chose ; mais, dans une chronologie ? ... On lit (p. 25) que Baudelaire « refuse d'aller plus loin (que l'île Bourbon) et s'embarqua sur l'*Alcide*, qui regagne la France, faisant escale au Cap ». Il faut croire que M. Ruff a changé d'avis depuis 1955, quand il examinait la question du voyage dans *l'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (pp. 464-466) pour arriver à la conclusion qu'il « est donc assez probable que Baudelaire a vu Calcutta et les côtes de l'Inde ». Les notes textuelles et bibliographiques sont utiles et rarement contestables. Il faut noter, cependant, que le sonnet *Sur les débuts d'Amina Boschetti* (p. 138) avait paru d'abord dans *la Vie parisienne* en 1864, avant d'être recueilli deux ans plus tard dans les *Épaves*.

La question de la première publication du sonnet *À une jeune saltimbanque* est assez compliquée. En 1929, j'ai révélé aux lecteurs du *Figaro* le texte de ce sonnet, que j'avais découvert dans la *Silhouette*

du 28 septembre 1845, où il était signé « Al. Privat d'Anglemont ». En 1939, Jacques Crépet a réimprimé le sonnet dans le premier tome des *Œuvres posthumes* avec la date du 27 septembre 1845, date que l'on trouve également dans les éditions du Club du meilleur livre et dans celle du Club français du livre. Le sonnet est reproduit dans l'édition de la Pléiade, à partir de 1951, sous la date du 27 septembre 1849 et c'est cette date que donne M. Ruff (p. 197). Après avoir revu mes notes sur la *Silhouette*, je réaffirme que le sonnet a paru dans ce journal le 28 septembre 1845, à la page 459.

M. Ruff critique l'expression *goodness, godness* que Baudelaire emploie à la fin de la dédicace des *Histoires extraordinaires* de Mrs. Clemm (p. 318), disant que « *Goodness* est un juron tout à fait déplacé en l'occurrence, *godness* est un barbarisme pour *godliness* et de toute façon n'a pas de place ici ». M. Ruff n'est pas le premier à accuser Baudelaire d'une connaissance insuffisante de l'anglais, à cause du prétendu barbarisme, *godness* ; Léon Lemonnier, Charles Chassé, entre autres, ont pensé de même. Je me permets de suggérer une source possible du premier mot de l'expression condamnée ; elle se trouve dans la préface de Willis à l'édition américaine des œuvres de Poe, que Baudelaire possédait et qu'il connaissait parfaitement. À la page xviii, Willis déclare : « there was *goodness* in Edgar A. Poe » (souligné dans l'original). Quant au second mot de la formule de Baudelaire, il s'agit simplement d'une coquille, qu'il a corrigée sur l'épreuve de la dédicace que l'on peut consulter dans la collection Jacques Doucet et qui a été reproduite en fac-similé plusieurs fois, le plus récemment dans l'édition de M. Florenne (II, 74-75). D'après la correction manuscrite de Baudelaire, il faut lire *goddess*, au lieu de

*godness*. Je maintiens que *goodness*, *goddess* est parfaitement clair et acceptable en anglais. Pour Baudelaire, Maria Clemm était, comme M<sup>me</sup> Sabatier, un *Ange plein de bonté*.

On relève peu de fautes typographiques dans les notes de M. Ruff, plus heureux à cet égard que Baudelaire. Le vers de Gray, qui est cité à la page 51, est fautif : il faut lire « Full many a gem . . . » Le sous-titre du livre de Mrs. Crowe (p. 398) est *Ghosts and Ghosts Seers*. À la page 719, le nom de *Walmisley* est imprimé *Walminsley*.

Le lecteur qui n'est pas au courant des recherches de M. Ruff sur les origines familiales de Baudelaire sera étonné, sans doute, par la note au bas de la page 680, où le poète est qualifié de « fils d'une prêtresse. » Qu'est-ce que la pauvre Caroline aurait pensé de cela ?

M. Ruff a eu l'heureuse idée de nous offrir un florilège de citations célèbres tirées de l'œuvre de Baudelaire. Un tel choix étant forcément assez personnel, chacun est libre d'y ajouter ses vers favoris ; je propose, pour ma part, « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent » (*Correspondances*) et, au nom de T. S. Eliot (voir *The Waste Land*), « Fourmillante cité, cité pleine de rêves » (*le Cygne*).

J'ai peur que la place démesurée accordée dans ce compte rendu à la critique de détail ne donne une idée trompeuse de cet excellent ouvrage. Je tiens à terminer ces remarques sur un autre ton, en félicitant M. Ruff de son édition, qui sera appréciée par tous les lettrés et surtout par tous ceux qui s'intéressent sérieusement à Baudelaire.

W. T. BANDY

*Vanderbilt University*

□ □ □

François-Xavier GARNEAU, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832, 1833*; texte établi, annoté et présenté par Paul WYCZYNSKI, Éditions de l'Université d'Ottawa, Coll. *Présence*, 1968, 375 p.

François-Xavier Garneau (1809-1867) est surtout connu pour son *Histoire du Canada* qui lui valut le titre d'« historien national » des Canadiens français. Son ouvrage, qui vint dans les années 1840 étayer le sentiment national des Canadiens, a connu un succès durable. Reprenant l'idée de la lutte des races chez Thierry, il l'appliqua avec bonheur à l'histoire canadienne. De nos jours encore, on relit Garneau et les schèmes de son histoire se retrouvent dans la plupart des synthèses.

On connaît moins Garneau poète et Garneau voyageur. Grand lecteur d'auteurs français et étrangers, Garneau a publié ses vers dans divers journaux et périodiques. M. Wyczynski travaille depuis plusieurs années à une étude de cette production, qui nous instruira autant sur l'auteur Garneau que sur l'évolution du genre dans son pays, au XIX<sup>e</sup> siècle. Garneau voyageur était connu par un petit livre répandu dans les bibliothèques scolaires et paroissiales et intitulé *Voyages*. Il s'agit d'un abrégé préparé, vers 1870, par l'abbé Henri-Raymond Casgrain du *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Près d'un quart de siècle après son voyage, Garneau avait donné au *Journal de Québec*, du 18 novembre au 29 mai 1855, un récit sous forme d'articles. En 1835, il publiait le tout, chez Augustin Côté à Québec, en un volume de 252 pages. À peine l'ouvrage était-il sorti des presses que l'auteur le faisait retirer de la circulation : on lui avait fait observer que des remarques trop personnelles pouvaient blesser ses contemporains. Le bibliophile